

Gérard Chaliand, écrivain politique et poète, est avant tout un homme de terrain, spécialiste reconnu des conflits armés. Il a contribué au renouveau de la géopolitique et a enseigné à l'ENA, à l'École de guerre et dans de grandes universités américaines.

Patrice Franceschi est écrivain, aviateur et marin. Membre de la Société de philosophie des sciences et président d'honneur de la Société des explorateurs français, il partage sa vie entre écriture et aventure.

Ancienne libraire, Sophie Mousset est aujourd'hui documentaliste, assistante d'édition et auteure itinérante. Elle a participé à plusieurs missions du navire d'exploration *La Boudeuse*. Elle travaille actuellement sur une pièce de théâtre mettant en scène Robespierre et Olympe de Gouges.

Gérard Chaliand – Patrice Franceschi
Sophie Mousset

LE REGARD DU SINGE

Esprit d'aventure et modernité

Manifeste aventureux

INÉDIT

Éditions Points

ISBN 978-2-7578-3198-4

© Éditions Points, 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

POINTS AVENTURE
un esprit de liberté

UNE COLLECTION DIRIGÉE PAR PATRICE FRANCESCHI

Il y a 2 500 ans, Pindare disait : « N'aspire pas à l'existence éternelle mais épuise le champ du possible. » Cette exhortation à un dépassement de la vie était aussi un appel à la liberté et aux liens qui l'unissent à l'esprit d'aventure.

Vingt-cinq siècles plus tard, l'énergie vitale de Pindare ne serait-elle pas un remède au désenchantement de nos sociétés de plus en plus formatées et encadrées ? Et l'esprit d'aventure l'un des derniers espaces de liberté où il serait encore possible de respirer à son aise, d'agir et de penser par soi-même ?

C'est sans doute ce que nous disent les livres qui, associant aventure et littérature, tentent de transformer l'expérience en conscience.

Patrice F.

« [...] je compte sur peu de lecteurs, et n'aspire qu'à quelques suffrages. Si ces pensées ne plaisent à personne, elles pourront n'être que mauvaises ; mais je les tiens pour détestables si elles plaisent à tout le monde. »

Diderot, *Pensées philosophiques*

Introduction

Cet entretien entre Patrice Franceschi et Gérard Chaliand, que j'ai eu le plaisir de mener, a pour vocation de poursuivre la réflexion commencée il y a dix ans et publiée dans *De l'esprit d'aventure*, mais également de poser un regard différent sur notre société et sur notre monde, aujourd'hui en pleine mutation.

Cet ouvrage a trouvé son titre, « Le Regard du singe », dans cette petite histoire que nous connaissions tous les trois :

Il y a quelque temps de cela, des savants du monde entier réunis en congrès décidèrent d'enfermer un singe dans une pièce pendant un an afin d'étudier les modifications de son comportement.

À l'issue de cette longue épreuve, les savants envoyèrent l'un d'entre eux observer discrètement ce que pouvait faire le singe. L'homme s'approcha en catimini de la pièce où l'animal se trouvait prisonnier, se pencha vers la porte... Et que vit-il par le trou de la serrure ?

L'œil du singe qui le regardait.

Cet ouvrage, de construction originale, est le résultat d'un travail de réflexion au long cours, qui a eu pour point d'orgue une semaine de débat ; chaque jour un thème différent a été abordé, en fonction du plan que nous avons élaboré. Ces discussions ont été enregistrées et retranscrites, puis le tout a ensuite été de nouveau restructurer pour donner à l'ensemble plus de cohérence et éviter les éventuelles redites.

Nous tenons à remercier : Valérie Labadie pour les prises de vues ; Julia Du Rietz pour sa relecture et, bien entendu, nous tenons également à les remercier toutes les deux pour leurs remarques avisées...

Sophie Mousset : Avant d’écouter ce que deux personnages comme vous : aventurier, écrivain, philosophe, sociologue, capitaine, enseignant... avez à nous dire sur l’esprit d’aventure et la modernité, et avant de capter votre regard sur le monde d’aujourd’hui, je souhaiterais rétablir le lien entre nos discussions actuelles et l’ouvrage *De l’esprit d’aventure* – livre que vous avez écrit il y a dix ans, entre l’Irlande et l’Écosse, en compagnie de Jean-Claude Guilbert.

Patrice, tu proposais de distinguer la notion d’aventure de celle d’esprit d’aventure. Et plus récemment, tu synthétisais cette différence dans *L’aventure pour quoi faire ?*¹ – livre collectif où tu intervies avec Gérard –, en écrivant ceci :

En définitive, nous sommes sommés de choisir entre être un homme d’action – et éventuellement un aventurier du bout du monde – ou être un intellectuel – c’est-à-dire quelqu’un

1. *L’aventure, pour quoi faire ?*, collectif, Points Aventure, n° P3027, 2013.

ne bougeant pas de son univers mental. L'homme reste écartelé entre ces deux opposés, ce qui le rend incomplet, c'est-à-dire malheureux. Cette « séparation » de l'action et de la réflexion est peut-être à l'origine de la plupart de nos malheurs. Et ce que j'entends par *esprit d'aventure* est tout simplement leur réunion.

Je ne suis donc pas en adéquation parfaite avec l'image conventionnelle de l'aventure. J'ai de la considération pour les aventuriers épris d'émotions fortes et d'adrénaline, ou ceux habités par le goût du risque et de l'inconnu, soucieux de voyager de par le vaste monde pour le découvrir en se frottant à lui, mais, pour moi, l'esprit d'aventure est quelque chose de plus vaste qui englobe un nombre d'hommes beaucoup plus important. Pasteur, surmontant mille difficultés et luttant sans trêve ni repos pour démontrer l'efficacité de son vaccin contre la rage, me paraît un aussi grand aventurier dans son domaine que Livingstone explorant l'Afrique inconnue. Et Bernard Palissy brûlant jusqu'aux meubles de sa maison pour parvenir à découvrir les secrets de la céramique n'a rien à envier à Marco Polo ou Bougainville. Tous ces hommes font preuve des mêmes qualités. En ce sens-là, l'aventure se trouve au coin de la rue.

[...] c'est vers l'âge de 40 ans que l'esprit d'aventure m'est apparu comme la réunion de quatre « vertus » – au sens grec d'*arété*, principe d'excellence des choses. Je les définis aujourd'hui de la manière suivante :

- 1 – L'anticonformisme – compris comme potentialité de remise en cause de l'ordre des choses.
- 2 – L'aptitude au risque – comprise comme exaltation de la vie et dédain de la mort.

3 – Le besoin de liberté – compris comme tension vers la meilleure vie possible.

4 – Le désir de connaissance – compris comme exhortation à l'effort de compréhension du monde.

Toutes les autres qualités qui, en apparence, semblent nécessaires à l'aventure – et elles sont nombreuses, comme le courage, le goût de l'effort ou la force de caractère – me paraissent être, en réalité, des « qualités associées » à l'esprit d'aventure [...]. Sans ces « qualités associées », les vertus de l'esprit d'aventure ne peuvent pas s'appliquer, mais ce sont ces dernières qui produisent aussi bien Aristote et Copernic que Christophe Colomb et Paul-Émile Victor. Le courage ou la force de caractère ne produisent rien en eux-mêmes. Rassembler tous ces hommes pourrait surprendre : mais, en réalité, ce qui les sépare est moins fondamental que ce qui les réunit par la conjonction des vertus de l'esprit d'aventure – fusion de la pensée et de l'action engendrant la création, action toujours adéquate à la pensée, et pensée conduisant toujours à l'action.

[...] C'est pourquoi, lorsque j'associe esprit et aventure, j'entends par là la recomposition de l'homme éclaté, la réunion en lui de la réflexion et de l'action – quel que soit le registre d'activité dans lequel cette réunion s'exprime. L'esprit d'aventure peut habiter un grand scientifique enfermé dans un laboratoire à la recherche des secrets de l'univers, comme un coureur d'océan en quête de records. Il peut aussi n'habiter ni l'un ni l'autre.

Puisque je vais servir de guide durant cet entretien, je commencerai par te demander, Patrice, si tu penses encore aujourd'hui la même chose.

Patrice Franceschi : J'écrirais la même chose parce que je reste convaincu qu'il est crucial de distinguer la notion d'*aventure* de celle d'*esprit d'aventure* – ce qui ne va pas de soi dans une vision conventionnelle des choses, mais se révèle nécessaire, je crois, si l'on veut que l'esprit d'aventure serve encore d'outil de réflexion et d'appréhension du monde. Toutefois, j'ajouterai ceci : tout d'abord que l'esprit d'aventure est également, et par nature, un outil de connaissance pour se délivrer des idées reçues et des préjugés – autrement dit, un instrument pour penser librement, ce qui n'est pas rien. Ensuite, que l'esprit d'aventure est une valeur hautement démocratique. Contrairement aux apparences, il n'est besoin d'aucune richesse matérielle pour l'acquérir, d'aucun capital, d'aucun revenu, d'aucune rente. L'esprit d'aventure n'est réservé à personne en particulier, à aucune classe sociale privilégiée. Il est une valeur gratuite et libre sur le marché de la vie, à la portée de tous ceux qui veulent s'en emparer s'ils consentent au risque du « hors-piste ».

C'est peut-être pour cela que l'esprit d'aventure a encore quelque chose à nous dire sur la modernité du monde. C'est à travers son prisme et l'originalité potentielle de son regard qu'il me semble donc intéressant d'analyser l'évolution de nos sociétés et le type d'homme qu'elles produiront demain – ces deux points si fondamentaux pour notre avenir. Tel est, à mon avis, le sujet de ce livre. Naturellement, il s'agira davantage

d'ouvrir des pistes de réflexion que d'établir un panorama exhaustif de la question, projet qui dépasse le cadre de notre entretien.

S. M. : Il y a dix ans, tu parlais aussi d'un certain désenchantement en ce qui concerne l'aventure. C'est un mot très fort. Tu écrivais : « Ce que je remarque dans l'aventure aujourd'hui, avec un certain désenchantement, c'est qu'elle est de moins en moins empreinte d'esprit d'aventure et même de poésie. »

P. F. : C'est un point lié, je crois, à l'évolution marchande du monde, accentué par sa globalisation. Pour ne parler que de la poésie elle-même, si je me pose la question de savoir qui en lit encore, je ne sais que répondre : quelques reclus peut-être, enfermés dans leurs monastères intérieurs... Ou peut-être tout le monde, sans que nous le sachions, comme une thérapie au matérialisme ambiant. Je n'en sais rien non plus. Mais je peux prendre le problème sous un autre angle en demandant plutôt : où se niche le « sentiment poétique » dans les choses de la vie ? Il me semble alors que la dématérialisation accélérée de ce que l'on appelle les « produits culturels » – livres imprimés, CD de musique, DVD de film, etc. – jette une nouvelle forme de désenchantement dans nos vies en évacuant la part de poésie esthétique, tactile, sensuelle et émotionnelle que procurent ces objets en supplément de leur contenu. C'est un effet, parmi d'autres, de la révolution numérique.

Prenons plus précisément le cas du livre, qui a été au cœur du développement de notre civilisation et qui nous intéresse en tant qu'écrivains. Non seulement son rôle diminue progressivement au sein des jeunes générations, mais il n'est pas impensable d'imaginer qu'il disparaisse un jour en tant qu'objet. Ou plus probablement que les livres papier qui ont jalonné nos vies deviennent les objets réservés, rares, beaux, et chers, des classes dominantes de demain, comme c'était le cas autrefois – ce qui reviendrait à un fulgurant retour en arrière, parfaitement inattendu, masqué par l'engouement et la fascination pour tout ce qui est nouveau du strict point de vue technologique... Une forme d'échec de la démocratie, en quelque sorte. Quoi qu'on en dise, c'est, globalement, la tendance vers laquelle poussent ces technologies et ceux qui les diffusent. On objectera que les textes, eux, continueront à se répandre de plus en plus massivement. Certes : mais de quels textes s'agira-t-il en réalité ? Dans le cas de figure que je viens d'évoquer – qui n'est pas absolument certain mais reste une possibilité, même lointaine –, le risque est que l'on destine à ce qui sera considéré comme le tout-venant des lecteurs une production médiocre sur tablette, tandis que l'on réservera les meilleurs textes à une élite cultivée par le biais du livre imprimé. Naturellement, on peut penser que ce que j'appelle l'« effet millefeuille des inventions » – cet entassement quasi mécanique de ce qui est nouveau sur ce qui est plus ancien – jouera pour préserver le livre imprimé. Ainsi, ce n'est pas parce que les téléphones

portables indiquent l'heure que plus personne n'achète de montres, ou que l'escrime n'existe plus parce que l'on a cessé de se battre à l'épée. De la même manière, dans le domaine de l'information, la radio n'a pas tué les journaux, la télévision n'a pas tué la radio et Internet n'a pas tué la télévision. Tout finit par cohabiter et c'est l'espoir que je formule.

Toutefois, même ainsi, le risque demeure que l'on finisse par ne plus produire sur papier que le meilleur de la production, ce meilleur étant choisi par l'élite qui, justement, préférera lire les textes imprimés parce que ce sera un marqueur social. Un système clos, en quelque sorte.

De toute façon, le simple fait que la majorité des livres puissent devenir un jour identiques dans leur apparence extérieure via des « liseuses » toutes semblables ou presque, participe, qu'on le veuille ou non, de l'uniformisation générale du monde et de sa standardisation. Et il va de soi que cette évolution est parfaitement antipoétique, pour reprendre la question de Sophie.

De même, si j'imagine les murs de ma maison vides de livres – pour gagner de la place comme me le proposent les commerciaux vendeurs de liseuses –, je sais tout ce que je perds dans deux domaines : tout d'abord en ce qui concerne le « désir » de lecture provoqué par la présence charnelle de livres, notamment pour les enfants quand ils vivent au milieu d'eux, ensuite en poésie visuelle comme en émotion esthétique, l'objet livre étant aussi un objet d'art tout court. On oublie trop souvent dans

cette affaire du livre numérique qu'un livre papier, c'est beau, tout simplement.

On peut enfin remarquer une évolution très curieuse sur ce sujet : plus nos sociétés deviennent matérialistes, au sens marchand du terme, plus elles dématérialisent les objets qui les ont fondées intellectuellement et spirituellement, tout en touchant le moins possible à la matérialité des objets de la vie quotidienne, augmentant plutôt la prégnance de ceux-ci en nous et notre dépendance vis-à-vis d'eux. Je n'aurais jamais imaginé un paradoxe aussi violent il y a dix ans. Il faudrait l'expliquer et le comprendre.

Naturellement, ce n'est pas parce que je constate ces faits que j'entonne la vieille antienne du bon vieux temps. Il y a dans l'histoire de notre culture – comme dans toute histoire, j'imagine –, des choses dont on peut dire qu'elles étaient peut-être meilleures hier, et d'autres dont on peut affirmer qu'à coup sûr elles ne l'étaient pas. C'est la proportion qui compte.

Quoi qu'il en soit, l'époque que nous vivons est aussi excitante que dangereuse – et j'aime cela.

S. M. : Gérard, peux-tu nous parler des changements qui t'ont marqué au cours des dix dernières années.

Gérard Chaliand : Je suis préoccupé par d'autres phénomènes. Dans un premier temps, le fait que l'Europe, d'une façon générale, après plus d'un demi-siècle de paix et de prospérité relative, peine à faire face à la

